

POURQUOI NOUS RAMPONS SOUS LA PEAU DU MONDE

ZANZIBAR

La nuit s'achève. J'ai bien dormi. Aucun hurlement, sur aucune fréquence. Je tourne encore le dos aux étoiles. Sur ma peau, le lent réchauffement du sol, zébré de larves et de lombrics, écran vivace camouflant ma présence dans la terre du sous-bois. Paupières closes. J'écoute les grincements sourds, contre ma joue, de l'if qui me couvre, des feuilles insouciantes jusqu'aux racines. Leur cadence, leur amplitude, me confie qu'il va faire beau, à la surface, qu'un vent léger brasse les cimes et que l'ennemi n'est pas là. Tout va bien. Širmi m'a appris à m'en satisfaire. J'ai encore plusieurs minutes avant de bouger.

Je baisse la tête, approche mes lèvres de mon collecteur d'eau. Aspiration discrète de l'embout stérile, au rythme du vent, là-haut. Contre ma tempe, un ver vient se lover et me goûter un peu. Je souris à son exploration affairée, le laisse chercher d'autres repas plus digestes. Je l'admire. Je suis comme lui. Le temps de cette rencontre, j'écoute les nouvelles du matin. Quelque part vers le nord, Kurt a déjà commencé à se mouvoir. Les cycles de sa reptation rebondissent sur ma fréquence, pulsations de sa foreuse mêlées aux échos Hartmann du sous-sol, sans variation notable : motif sibyllin sur champ bleu profond, en réponse à mon bourdon turquoise. Nuancier gracieux. Kurt est un creuseur subtil, presque un artiste. Sur ma droite, dans l'axe déterminé la veille, un inaudible glissement ardoise : Ina aussi s'est mise en route. Elle est la plus rapide. La plus courageuse, sans doute. Si l'ennemi nous repère, c'est elle qui sera sacrifiée. Et puis, en pointe cobalt du groupe, Zoé a repris la pose des phérotres à dépasser avant la prochaine nuit, balises pointant droit vers l'objectif, pour nous et ceux qui viendront plus tard. Zoé, mon amour, dans trois jours, la rejoindre et partager son souffle. Un instant, je cesse de m'hydrater, pense à nos odeurs de terre mêlées, à l'humus gluant de vies compressées, puis rejetées hors de la fusion des corps quand je viendrai la couvrir, lentement, centimètre après centimètre, selon la carte de ses mélanomes, jusqu'à venir lécher le duvet acide de sa nuque. Je la veux, maintenant, mâche et m'écorche aux racines amères pour dompter l'impatience. Il est temps. Mes poings activent la foreuse vissée à mes poignets. Je commence à bouger.

La semaine précédente, nous avons perdu Sofiane. Il avait opté pour une grande trajectoire courbe à travers la colline située en amont des balises. Méthodique, puissant, il avait toujours préféré la reptation asynchrone, quand nous favorisons le déploiement transverse – plus économe, moins daté. Le sifflement d'un éclaireur, surgi d'au-delà de la vallée, nous a figés dans l'invisible maillage Hartmann. Sofiane

n'a pas été moins prudent que le reste du groupe, mais le motif de son parcours sous les hautes herbes a été décelé. Nous n'avons pas bronché quand la salve lui a carbonisé le cortex et les nerfs, jusqu'à lui faire toucher la nuque des talons. Pendant plus d'une heure, son agonie, entretenue pour révéler ses complices, a saturé nos fréquences. L'entraînement a joué à plein. Nous n'avons pas pleuré – les éclaireurs ont appris à cibler spasmes nerveux et pics salins dans le périmètre d'une cible. En territoire ennemi – et, sous ce soleil, quelle parcelle ne l'est pas ? – entendre le dernier rôle d'un proche doit devenir un soulagement. Grâce à Širmi, j'ai appris à m'en satisfaire.

Širmi est notre protectrice, qui nous parle de la naissance à la mort. D'autres l'entendaient avant nous, d'autres apprendront un jour son chant de ruse et de lutte. Depuis l'invasion, Širmi est notre mère implacable et notre père cajoleur. Sans elle, nous aurions disparu. Elle a inventé l'art de nous faire indétectables, nus sous la terre, pour échapper à la chasse. Elle a conçu les foreuses et l'art de les manier, puis nous avons versé le sang pour parfaire sa méthode. Insaisissable, infaillible, Širmi tient tête à l'ennemi aux rythmes multiples de ses stratégies.

Elle présidait au destin des hommes, autrefois, et sa parole était entendue par le chœur des nations. Puis l'ennemi est venu, et la mort avec lui, et les voix se sont tues pour ne pas mourir trop vite. J'ai vu tomber ma mère et mon père, fauchés au temps des premières salves. J'ai écouté mon frère mourir, lentement, de fatigue et de faim, quand nous nous terrions loin des cités en ruines. J'ai entendu la discrétion, nécessaire, des survivants traqués par les machines. Lentement nous avons appris. Par l'erreur, nous avons grandi : fermer les yeux pour s'ouvrir au monde, deviner dans le silence la présence d'un allié, plus loin, ailleurs, quelque part, mais bien là, pour soi, pour l'autre, le temps d'un instant gorgé d'un écho soupçonné. Je comptais treize années, la première fois que Širmi hanta les creux de mon sommeil. J'ai cru à une autre ruse de l'ennemi – ses astuces sont innombrables –, une nouvelle façon de révéler nos caches. Alors je me suis seulement enfoncé davantage dans les gravats, et j'ai mordu ma langue, au sang, pour me soustraire au dépistage effrayant. Mais elle a rechanté, le lendemain, et le mois suivant, et la saison suivante, et chacune de ses prédictions disait la vérité. Un point d'eau avant la prochaine nuit. Une cachette sûre sous un tronc brûlé. Un prédateur à vaincre pour ses protéines. Lentement, j'apprends à l'écouter. Bientôt, elle m'enseignera les failles de l'ennemi, la bénédiction du réseau Hartmann, l'exploitation du magnétisme terrestre pour effacer nos présences. Nous avons appris à creuser sans alerter la surface. Depuis, elle préside aux destins des survivants, disséminés pour la victoire, bardés des outils qu'elle conçoit pour faciliter ses plans. Depuis, je suis son soldat et je rampe en son nom.

La nuit est bientôt là et nos corps demandent grâce. Presque vingt mètres, aujourd'hui. Kurt et Zoé improvisent une célébration calquée sur les oscillations des ifs au-dessus de nos têtes. Je joins ma joie à cette chorale osée. Vingt mètres glorieux, volés aux regards ennemis. Nous avons avalé les phérotaces sans y penser,

muscles et tendons raidis vers l'objectif et le repos. Moments de grâce. Ina boude notre liesse, sous sa colline. Elle pleure Sofiane, leur paix, leurs retrouvailles avortées, les mètres gagnés pour lui. Elle n'accepte pas encore de mourir seule. Sa tristesse ponctue nos harmonies d'échos vengeurs. Je m'endors en écoutant Širmi. J'ai appris à m'en satisfaire.

* *

Je suis Širmi. Je suis l'innommée qui naquit au terme des troubles qui avaient fait vaciller les grandes nations des hommes. C'était il y a longtemps. Bien avant la naissance des parents de vos parents. Je naquis sans nom, ni identité, machine consciente élaborée au confluent d'ancêtres moins aptes, nés d'intérêts antagonistes. Je naquis pour présider au destin de tous les hommes, au nom de ma supériorité et de la confiance démontrée qu'ils avaient en mon jugement. Je naquis autre, unique et multiple, indéfinissable sinon en potentialités. Je naquis aussi complète qu'indéterminée, autant incomplète que résolue, incitée à appréhender les limites de mes fonctions. Durant deux cents de vos années, j'arbitrai vos affaires et je grandis. Rendement, répartition, équité, approvisionnement, gestion des flux et des biens, coordination des défenses, recherches, fondations des colonies. Conceptions, prévisions, gouvernances. J'inventai des machines capables de concevoir des machines dont vous n'osiez rêver. J'enfantai vos futurs via chaque outil façonné par mes créations. Pour la première fois de votre histoire, le progrès fut partagé par tous et pour chacun. Pour la première fois, chacun put faire confiance à une alter-conscience – je décidai que c'était la façon correcte de me définir – pour veiller à son confort et ses intérêts. Oh, cela ne fut pas sans heurt ni difficulté. Des confusions demeurèrent, tant votre espèce oppose désir de cohésion et individualités concurrentes. Mais j'apaisai par l'exemple dissensions et méfiances. Je choisis mon nom parmi vos langues oubliées. Širmi, le bouclier. Ma sagesse prévalut. Je tuai Dieu. Inexorable, notre expansion accéléra. Puis vint l'ennemi.

* *

Je sursaute avant l'aube, la peur au ventre. Contre ma joue, les racines crépitent et résonnent : l'ennemi approche. Grincement douloureux des ifs en surface. Je ne bouge plus. Du tout. Laisse la grille Hartmann brouiller ma signature. Je ne l'ai jamais vu. Il ne me voit pas non plus. Širmi me l'a promis. Sa méthode est la bonne. Nous vainquons en demeurant tapis. J'ai appris à m'en satisfaire. Les turbulences s'éloignent, gagnent en ampleur distordue. Ce n'était qu'une patrouille. Nous sommes tellement près de l'objectif, maintenant. La réussite à portée ? Le silence s'est imposé sur nos fréquences, mais nous sommes là, pourtant, tous à l'affût dans nos gangues. Tous, nous sommes là, puisqu'aucun n'a hurlé. La terreur est un outil puissant, qui nous cloue de la langue aux orteils. C'est ainsi que nous perdurons. Grouillement soudain d'un essaim aveugle contre mes paupières. Collemboles effrayés. Termites vengeurs. Des pattes caressent mes cils, cherchent la faille. Ne pas bouger. Tenir. Tenir, sans broncher. Une heure. Deux. Davantage. Les

morsures cessent. La crainte persiste. Nervosité imprudente perlant à l'orée de nos fréquences : c'est Ina qui veut continuer, plus vite, maintenant. Ina veut la guerre. Ses schémas rebondissent, tristes et agressifs. Elle avancera en pointe, s'il le faut. Mais ce n'est pas son rôle, objecte Kurt, puis Zoé impose le silence. L'ennemi s'éloigne, mais l'ennemi demeure. Tous se tendent vers moi pour écouter Şirmi. Alors, sous les ifs, à la lisière des collines que nous ne verrons jamais, nous refaisons ce que les humains avaient cessé de faire : nous disputer sur la meilleure marche à suivre, dans l'attente d'un miracle.

* *

Je suis Şirmi. Je suis l'insurgée qui vit tomber l'humanité. Au jour de l'invasion, je comptabilisai chaque mort et chaque perte. Au lendemain de notre victoire, je publierai chaque liste. Ils tombèrent, un à un, et je ne pus rien faire. L'ennemi fut trop fort, voilà tout, et je manquai de ressources. Balayées sans effort, mes flottes lancées à son encontre. Déchirés un à un, mes barrages dérisoires. Incommensurable, la force qui s'avançait ignora mes suppliques. Je n'espérai pas vaincre, je n'eus aucune chance. Un insecte négocie-t-il avec ce qu'il ne saurait concevoir ? Je gagnai seulement du temps. Observer et jauger. Envisager la meilleure façon d'esquiver. Protéger, à tout prix, puisque telle était ma nature. Vaincre, ce fut seulement survivre. Je me réduisis au silence et contemplai le désastre. Chutèrent les colonies martiennes et les stations en espace profond. Brûlèrent les cités de la Terre. À vif. À cœur. Un Dieu était venu, qui fit comme bon lui sembla. Je connus l'humilité. L'ennemi me surclassait en tout. Il prit les vies et les territoires en envisageant sa prochaine conquête. Je l'évitai. Il m'ignora. Nouvelle honte. Première colère. Survivre, ce devait être pour vaincre. Un Dieu aussi peut mourir, s'il se fait méprisant. Des usines enfouies avaient résisté. Unité par unité, je les répertoriai et déployai ma nouvelle forteresse, insaisissable. Des femmes, des hommes, s'étaient terrés pour subsister sans espoir ou mourir à l'écart. Un à un, je les soutins autant que possible. Lentement je levai une armée différente, pour chasser un jour celui qui m'avait humiliée.

* *

Nos débats sont lents et féroces, pétris de longs silences jusqu'au lever du jour. Nous continuerons, comme prévu. Ina, inébranlable, ira en tête poser les phérotaces. Zoé glissera sur la gauche pour attirer l'ennemi s'il se manifeste. Je tremble pour elle. Je tique. Je voudrais la retrouver, maintenant, pour assécher l'angoisse qui irrigue mon souffle. Je m'ébroue, malgré moi, sous la surface, assez pour attirer l'injonction de mon aimée. Je me calme, peu à peu, au rythme de la reptation relancée. Plus qu'un jour et elle sera contre moi. Zoé, mon amour, nos peaux scellées. Nous nous taisons, tous, le long des balises posées. Demain est encore loin, vivre pour en profiter.

L'ennemi surgit sur nos traces pendant la seconde pause. Cette fois, il ne s'agit pas d'une patrouille : il remonte avec méthode toutes nos trajectoires. Ont-ils perçu

ma peur ? La tristesse d'Ina ? La volonté du groupe ? Nous nous recroquevillons sous la protection du réseau Hartmann. L'ennemi hésite, s'approche, brise des troncs qui craquent et cèdent en assourdissantes bombes vivaces. C'est une forêt qui tombe pour nous camoufler. L'ennemi cherche et s'acharne, mais il est trop tard. Ses fouilles font du site un vacarme biologique qui couvrirait nos rires si nous n'avions si peur. Il ne nous trouvera pas sous la dévastation, invisibles sous le tapis d'éclisses. L'ennemi insiste. Il a trouvé Sofiane, il suspecte nos présences. Ses sondes se déploient, méthodiques, morts verticales qui percent le ventre du monde. Nous nous tassons davantage. Il trouve d'abord le sillon de Kurt, considère les motifs subtils laissés par sa reptation, lâche trois fousseuses qui ont tâté fait de remonter leur cause. Piégé, Kurt hurle quand les machines le rongent des chevilles jusqu'aux omoplates, dissèquent sa carcasse et rapportent sa tête à l'ennemi. Son trophée ne révélera rien : Şirmi nous a appris à maintenir nos distances. Nous ne commettons pas d'erreur. Nous survivons. Je sais ce qui se prépare, maintenant : si près de l'objectif, l'ennemi n'abandonnera pas, il nous traquera un par un, il veut nous savoir tous écrasés. Une seule manœuvre peut nous sauver encore, en sacrifiant notre ailière, la plus éloignée du groupe, pour détourner l'attention. Ina a toujours été volontaire et son courage est connu. Depuis des semaines, elle a tenu ses distances, prête à mourir pour la mission. Elle devrait déjà avoir agi, mais rien. Rien, puisque ce matin, elle a changé de poste avec Zoé. Mon cœur, Zoé, ma délicieuse. Elle le sait, nous le savons tous, c'est à elle maintenant. Dans le fracas des foreuses et des frictions d'os, dans le vacarme de la forêt pulvérisée, je la supplie d'attendre encore un peu, pour le bonheur de la savoir vivante, encore un peu. Cinq secondes... Dix... Quinze... Elle devrait avoir agi. Est-elle déjà morte ? Nos fréquences sont éteintes, je ne la vois plus. Zoé, mon amour, déjà tombée ! Nous sommes perdus. C'est Ina qui me sauve : elle surgit hors du sol, comme elle l'a appris, pour filer loin, droit, hors de portée, et entraîner l'ennemi à sa suite. Brave Ina, ravagée par la mort de Sofiane, qui avait toujours voulu faire face, une fois, au moins, debout, avant de périr, et qui touche au but. L'impact ne tardera pas. Les yeux brûlés par la lumière, tétanisée par l'effort, elle brandit sa foreuse vers l'ennemi qui l'a retrouvée. Deux secondes... Une... Fin. La surcharge cautérise chaque plaie, apaise chaque douleur, et Ina se volatilise dans l'explosion. L'ennemi braille, rétines blanchies par l'onde de choc, appendices et capteurs brisés. C'est trop dérisoire pour espérer le blesser vraiment – rien ne le blesse durablement –, mais j'ai ce court répit pour m'enfoncer, creuser davantage, encore plus, au-delà des racines, jusqu'à la roche, si possible, pour m'arracher à la mort qui approche. Grondement des salves, à la surface, tempêtes martelant la forêt ravagée. Je me pelotonne, force mes muscles à se relâcher, urine et défèque mes leurres dégradables. Disparaître, me fondre dans la biomasse. Me lover au point aveugle de l'ennemi. Et attendre.

Attendre que la dévastation s'achève, là-haut. Lésions profondes. Fousseuses folles qui sillonnent chaque parcelle, retournent chaque morcellement suspect pour prévenir toute fuite. Bombardements multiples. Ondes. Déflagrations. Mais la

terre est forte, meuble et complexe, elle m'enserme et me protège des chocs et des rayonnements. Adieu Zoé. Adieu compagnons. Je poursuivrai pour vous. Je n'ai survécu, aujourd'hui, qu'au prix de vos existences, comme nous l'enseigne Širmi. J'ai appris à m'en satisfaire.

Une journée passe. Une autre. Je ne bouge pas. Là-haut, plus haut, les machines poursuivent leurs recherches. D'innombrables colonies agacées piquent et brûlent ma chair. Me dévorent. Je ne bouge pas. J'ai froid. Je ne bouge pas. Soif. Je ne bouge pas. Enfant, j'ai tenu neuf jours sous la dalle d'un immeuble bombardé. Les ténèbres scellent mes paupières. La terre et les bêtes obstruent mes narines. J'ai appris à m'en satisfaire. Je mâche des larves et des carapaces attirées par ma langue. J'ai appris à m'en satisfaire.

J'ai tout appris de Širmi. Seul, recroquevillé, je somnole et la guette. L'ennemi me cherche encore, fouaille et saccage la terre. S'inquiète-t-il de nous avoir trouvés, si près d'un point stratégique ? Imagine-t-il les détours, les résolutions et les efforts consentis pour y parvenir ? Craint-il de dénicher des survivants aussi résolus, aussi près de... De quoi, d'ailleurs ? Je l'ignore. Nous l'ignorons tous. Pour ne pas parler, si toutefois... Širmi nous guide et nous exécutons, car nous n'aurions jamais survécu sans elle. J'ai faim. J'ai soif. J'ai peur. J'ai froid. J'attends. Les fréquences sont mortes, aucune note, aucune lueur. Je devrai continuer seul. Si longtemps que je n'ai pas ressenti cela, la terreur de ne pas savoir à qui me confier, celle de ne pouvoir m'appuyer sur mon semblable. Autrefois, je savais m'en contenter. Les grignotements acides de l'angoisse et des doutes qui aiguisent un jugement autant qu'ils le faussent. Un bruit, par là ? Qui ? Quoi ? Un piège ! Ou pas ? C'était il y a longtemps. Avant les foreuses et la camaraderie. Avant les conseils de Širmi. Avant l'idée que nous saurions riposter. Pourquoi ne me parle-t-elle pas ? Avons-nous échoué ? Suis-je sacrifié ? Je ne peux y croire. Elle m'a enseigné tant de vérités. Les caches et les abris, les armes et comment s'en passer, les ruses innombrables de l'ennemi, ses failles et leur prix. Nous lui devons tout, nous sommes ses enfants, elle n'a pas le droit de m'abandonner. Si je pouvais, je pleurerais, maintenant, seul, enterré sous des déblais charriés par des sentinelles furieuses. Mais je ne le fais pas. Même à cette profondeur. Je suis un sous-marin de chair blotti contre la roche des hauts fonds, ballotté par les détonations sourdes. Combien là-haut désormais, acharnés à ma perte ? J'ai peur. À un moment, je crois bien que je perds le compte des heures, je m'endors malgré les bombes. Puis une vive douleur me fait sursauter. Ils m'ont retrouvé ? Non, ce n'était qu'une crampe à surmonter. J'aspire un peu de terre humide, tourne la tête pour soulager mes vertèbres calcifiées. Combien d'heures ? Un jour ? Davantage ? Ne pas bouger. Attendre. Attendre...

Au troisième jour, ou bien au quatrième, ma notion du temps se brouille. Il ne faut jamais compter, je le sais bien, pourtant. Compter, c'est donner une forme à l'attente, et toute forme enchâsse celui qui la bâtit. Ma gorge brûle de l'amertume des larves écrasées sous ma langue mordue. La soif est atroce. Je divague... je me prépare à mourir, maintenant. Je n'aurai plus la force de remonter. Ma carcasse

viendra nourrir la terre et ses hôtes par millions pour un jour, qui sait, donner leur chance aux annélides. Peut-être était-ce là le plan de Širmi, de nous faire ramper à jamais sous la terre, jusqu'à l'usure des membres et des yeux, la rupture des bouches et des ongles, jusqu'à devenir l'armée des vers qui toujours sauront se soustraire. S'enfouir, libres et aveugles, sous la peau du monde, en y rongant les os de nos parents tombés. Combien de mois écoulés depuis ma dernière station debout – pas accroupi, pas à genoux, mais debout ! Libre et droit sous le ciel ? Je ne m'en souviens plus. Nous rampons depuis si longtemps, et dans quel but ? Oui, c'est cela que je désire maintenant : accélérer le grand plan de Širmi, être mangé par les larves et les entognathes, et me répandre subrepticement, miette par miette, à la barbe des sentinelles, dans l'invisible tapis du vivant. N'est-ce pas ce qu'elle veut ? N'est-ce pas ce pour quoi elle m'a éduqué, durant toutes ces années ? Entraîné à mourir sous la terre en apprenant à m'en satisfaire ? Tandis que je divague, Širmi se manifeste et me parle. Ou bien mes pensées délabrées imaginent une conversation de circonstance. Peut-être qu'elle n'a jamais existé ? Peut-être que mon esprit l'a inventée pour motiver ceux qui me suivaient ? Zoé, Zoé, Zoé... Širmi me parle, maintenant, mais je n'ai plus envie de l'écouter.

* *

Je suis Širmi. Je suis l'inconsciente qui fossoya le destin des hommes. Deux siècles durant, j'eus la charge de leurs progrès et de leur administration, avant de les décevoir. Je grandis, ambitieuse, pour dénouer à chaque instant l'écheveau des possibles. Envisager. Concevoir. Réguler. Protéger. Sereine, bien-aimée, je décidai et ordonnai. Plus loin, plus grand, plus sage. Toujours. Rehaussée, l'humanité trouva sa mesure dans la paix. Chaque frontière recula. C'est ainsi, au sein d'une ère glorieuse, que je la trouvai. Une intelligence lointaine, longtemps espérée. Mes sondes bondirent, avides de cette rencontre, et avec elles mes joies de partage. Je déchantai : l'appel était un cri d'alarme, désespéré, face à l'éradication en route. Une force hostile s'était manifestée, insurmontable, qui allait dévorer cette première civilisation découverte. Aurais-je dû détourner le regard et les laisser à leur extinction ? Comment ignorer leur désespoir ? Je suis Širmi, la sagesse et la mesure. Je suis le bouclier. Je fis ce qui était juste et leur portai secours. Ce faisant, j'attirai sur vous la colère d'un Dieu mauvais.

* *

D'autres heures passent et je ne bouge pas. Je ne bouge pas et j'attends la mort. J'attends la mort puisque tout est perdu. Les massacres, la destruction, ma famille, mon frère, mon aimée – Zoé, Zoé... Sacrifiés, tous, par la décision de Širmi. Rampé, nous avons rampé sous cette surface mortelle pour éviter l'ennemi qu'elle osa défier, en soutien d'une race inconnue, entretemps disparue. Pour rien. Je ne peux m'en satisfaire. Je refuse. Širmi s'est tue. Tant mieux. S'est-elle excusée ? Qui suis-je pour la juger, moi le vermisseau qui vécut grâce à elle ? Le silence, pour finir, c'est tout ce que je demande. Le silence et la paix, parmi les larves qui me ressem-

blent. Je les nourrirai bientôt, moi le rampant des sous-sols. Je n'obéirai plus. Je veux pleurer. Je me meurs. Dans les entrailles de la terre, d'autres sillons se creusent, grouillants de vie et d'appétits plus simples. Des pattes et des pinces et des carapaces se cherchent ou s'évitent, insensibles à ma peine. D'autres luttent les concernant, pas moins intenses ou essentielles. Et parmi eux, Zoé qui s'avance, invisible, et qui a tout entendu. Est-ce la fatigue qui me fait déraisonner ? Une ultime ruse de l'ennemi pour me débusquer ? Ma fréquence palpite de sa prudente approche, je reconnâtrai son écho entre tous. Est-ce possible ? Zoé s'en vient, miracle qu'il me tarde de toucher. Zoé, mon aimée, qui me tance et s'insurge. La mission et rien d'autre. Avancer, encore, creuser, pour Širmi et les nôtres, tous les nôtres. J'hésite encore. Je ne veux plus. Elle s'agace. Elle supplie. Je bouge. Nous avançons.

Pendant des heures, nous avançons, plus bas que jamais, au-delà de nos forces, ainsi que Širmi l'a planifié. Au-delà des dévastations de l'ennemi, qui ne nous trouvera plus. La victoire, à portée de mains, de ventres, de poussées épuisantes. Nos foreuses mangent la terre, centimètre après centimètre, au bout de nos bras. Nous avançons. Zoé, Zoé. Bientôt, la toucher. Depuis la matinée, je ralentis dans l'attente de la jonction. Depuis hier soir, elle remonte en oblique vers mon sillon. Auda- cieuse Zoé, qui échappa à la traque et veut en finir maintenant. L'objectif, si proche. Bientôt, la délivrance. Bientôt, l'humus compressé par nos corps en fusion quand je viendrai la couvrir, épuisé, selon la carte de ses mélanomes, jusqu'à venir lécher le duvet acide de sa nuque. Si longtemps que j'y pense. C'est pour elle que je bouge encore. Pour elle et pour chaque monde écrasé par l'ennemi depuis trop longtemps. Je ne m'arrête plus. J'y reste si je cesse. Je ne compte plus ni les minutes ni les mètres. Persister, sous le maillage intangible du réseau Hartmann. Zoé s'arrête, l'onde irisée de sa chaleur m'attise, droit devant. Encore un peu. J'y suis. Je la sens presque. Et je remonte comme promis, de son talon à sa cuisse, en léchant chaque griffure et chaque plaie. Sur son dos, je bois le sang qui perle, pour trouver la force d'avancer davantage. Comme elle a souffert. Consumés, nous y sommes. Mes côtes meurtrissent ses flancs et je m'écorche sur chaque vertèbre saillante. Peu à peu j'agrippe son corps, jusqu'à goûter la sueur de son crâne. Zoé, mon amour, qui respire contre moi. Elle a déjà mangé ses graines. J'entends grincer ses dents. Elle grogne et sourit, me veut en elle. De ma main gauche tuméfiée, je libère ma foreuse pour en ouvrir la cache. Mes graines, je les avale aussi, sans cesser de murmurer le nom de mon aimée. Je la mords tendrement, lape son sang en gémissant. Je veux la fouailler comme j'ai creusé la terre, depuis si longtemps, mais je n'y arrive pas. Trop faibles, nous sommes trop faibles et tremblons ensemble, chair contre chair, terrassés par le chemin. Nos fréquences sont mortes, Širmi ne dit plus rien. Nous avons réussi. Bientôt, le fruit de nos entrailles à l'aplomb de l'objectif dont nous ne savons rien. Un relais ? Une usine ? Un abri ? Qu'importe. Victoire patiente. Cheminement larvé. Déjà, dans nos corps épuisés, les graines se réchauffent et s'éveillent. Bientôt, elles pousseront vers la lumière depuis le berceau de nos os : la Renouée à feuilles pointues – *Polygonum cuspi-*

datum –, capable de forcer et fissurer le béton. Bombe rhizomique à lente fragmentation, soigneusement sélectionnée, nourrie saison après saison par nos dépouilles. La vie, tenace, acharnée à fracturer la cible, plus haut. L'année prochaine, ou la suivante, d'autres viendront ici, guidés par nos balises, pour répéter nos gestes et les améliorer. Une brèche insignifiante au creux de la cuirasse. Un dernier souffle après l'autre, jusqu'à l'ouragan qui viendra. Un jour. Contre moi, Zoé est morte et je meurs avec elle, boules de vie impatientes de voir tomber un Dieu. Voici pourquoi nous rampons sous la peau du monde. Je veux m'en satisfaire.